

# Combustion spontanée *S'embrasent*

Raymond Bertin

Number 136 (3), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65309ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Cahiers de théâtre Jeu inc.

**ISSN**

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Bertin, R. (2010). Review of [Combustion spontanée / *S'embrasent*]. *Jeu*, (136), 9–10.

## *S'embrasent*

TEXTE LUC TARTAR / MISE EN SCÈNE ERIC JEAN, ASSISTÉ DE STÉPHANIE RAYMOND / SCÉNOGRAPHIE MAGALIE AMYOT  
ÉCLAIRAGES MARTIN SIROIS / COSTUMES STÉPHANIE CLOUTIER / ENVIRONNEMENT SONORE OLIVIER GAUDET SAVARD  
AVEC FRANCESCA BÁRCENAS, CHRISTIAN BARIL, MATTHIEU GIRARD, TALIA HALLMONA ET BÉATRICE PICARD.  
PRODUCTION DU THÉÂTRE BLUFF, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 18 AU 28 FÉVRIER 2010.

RAYMOND BERTIN

# COMBUSTION SPONTANÉE

La chose est si rare qu'elle mérite d'être soulignée : sous l'impulsion de son nouveau directeur artistique, une compagnie québécoise de théâtre jeunes publics, le Théâtre Bluff, plus spécifiquement vouée au théâtre pour ados, crée le texte d'un auteur étranger, français en l'occurrence. Il faut dire que le directeur en question, l'auteur Sébastien Harrisson, a une bonne connaissance de la nouvelle dramaturgie d'Europe francophone, dont il avait dressé un portrait fort intéressant dans *Jeu*<sup>1</sup> il y a quelques années. Peu de lecteurs, sans doute, auraient vu, à la lecture de *S'embrasent* de Luc Tartar, les véritables potentialités d'un tel texte. Texte nu, sans didascalies, suite de répliques entrelacées auxquelles nul personnage n'est associé, *S'embrasent* – dont le titre, déjà, intrigue et promet – constitue une matière dramaturgique malléable à souhait. Le choix d'en confier la mise en scène à un créateur chercheur et improvisateur comme Eric Jean, qui ne s'était commis qu'une fois pour le jeune public avec *Miika l'enfant pleureur* de Pascal Chevarie (Théâtre Bouches Décousues, 2005), était aussi un acte de visionnaire. Qui mieux que Jean pouvait donner forme à cette œuvre à la fois impulsive, évocatrice, poétique, et concrète, réaliste en ce sens qu'elle montre des jeunes d'aujourd'hui aux prises avec leurs désirs, leurs pulsions et les lois sociales et scolaires qui les contraignent ?

Force est de constater que la magie a opéré, car le spectacle de Bluff, en moins d'une heure, provoque, trouble, amuse, charme, force la réflexion et suscite l'enthousiasme !

La fable, simple, se déroule comme suit : deux élèves, Jonathan et Latifa, ont un coup de foudre en pleine cour d'école ; les voici qui s'embrasent au vu et au su de tous, camarades, profs, directeur, jusqu'à la vieille voisine qui, de sa fenêtre en face, a une vue imprenable sur l'enceinte scolaire, et tous sans exception se trouvent bousculés, bouleversés par la fulgurance de cet amour éclatant sous leurs yeux. Les commentaires vont bon train, chaque jeune se sentant excité et remis en question par cet événement explosif. Les deux amoureux, seulement évoqués par les autres, n'apparaîtront jamais en scène, mais leur présence irradie, incendiant les échanges entre les autres protagonistes. Deux filles et deux gars, dont on ne connaîtra pas les noms – sauf pour une, Vivi, qui plus tard tombera enceinte, au grand dam de son père ! –, s'interpellent, se lancent des défis, s'expriment sur l'ambiance étouffante à la maison et à l'école, slament, dansent et courent sur la scène, dynamiques, pleins de vitalité à l'instar de leur public, étonnamment silencieux tout à coup, suspendu aux lèvres des comédiens.

1. Voir son article, « Quintette d'outre-Atlantique », dans *Jeu* 125, 2007.4.

## Comme une traînée de poudre

« Mettre le feu en scène, quel beau défi ! écrit Eric Jean dans son mot du metteur en scène. Pour un créateur comme moi, rien de mieux que de me retrouver devant un texte comme celui-là. Plein d'espace, de brèches, de lectures possibles. Et devant tout ça, une seule certitude : la nécessité du geste, de la course, du mouvement. Le mouvement comme courroie de transmission. Le mouvement pour exprimer ce que les mots ne veulent pas dire. Le mouvement et les images comme complices de la poésie. » Si le texte de Luc Tartar fait tout au plus une quinzaine de pages plutôt aérées, on pouvait compter sur Eric Jean pour y ajouter de la chair. Comme dans tous les spectacles de celui qu'on connaît par ailleurs comme directeur artistique du Théâtre de Quat'Sous, la musique tient ici encore une place de choix : des rythmes du slam à la techno, en passant par de vieux *hits* des années 70, comme la chanson *Une belle histoire* de Michel Fugain et le Big Bazar, reprise en *lip-sync* par Béatrice Picard – un moment d'anthologie ! –, on ne s'ennuie pas une minute devant ce petit bijou de spectacle.

Il faut d'ailleurs saluer la participation de cette comédienne, dont l'audace sert parfaitement le personnage de la voisine, « 80 ans bien sonnés », qui se définit comme « une rescapée de la canicule », « une rescapée de la solitude ». Tout sourire, elle déambule parmi les « jeunes » qui s'agitent, calme et pince-sans-rire, elle qui voit tout de sa fenêtre, sur l'appui de laquelle elle a déposé une assiette de condoms avec ce mot : « Servez-vous. » Son ouverture d'esprit, sa dégaine, sa longue expérience

participent à dénouer les angoisses et tensions provoquées par la peur, la gêne et l'envie qui se sont emparées des esprits. Lorsque l'un des jeunes trace le corps de la comédienne au mur avec une craie, s'arrêtant sur les seins et le sexe, le trouble est à son comble.

Ce mur, tableau noir qui se transforme en école, en discothèque, en place publique – scénographie de Magalie Amyot, d'une polyvalence tout à fait de mise dans le contexte –, sert d'unique décor, les jeux d'éclairage épatants de Martin Sirois faisant le reste : quadrillé de lignes lumineuses au sol, bâtons fluorescents agités par les comédiens, douches de lumière, etc. Dans cette fête généreuse où fusent des répliques souvent dures, parfois tendres, la tension monte sous les récits croisés des amours de Jonathan et Latifa qui, à la fin, dans une envolée aussi poétique qu'irréaliste, passent à travers la fenêtre de l'appartement de la vieille, déclenchent un incendie, et voici la maison qui s'embrase... !

Le spectacle *S'embrasent* est sans doute promis à une longue vie, car il répond à un réel besoin des jeunes d'aujourd'hui d'entendre parler d'amour et de sexualité avec ouverture et sans gêne, avec la poésie qui désamorçait le trouble qu'on peut ressentir. Fidèle à l'audace éclatée du texte, l'optique de mise en scène, suggestible, évocatrice, laisse suffisamment de liberté au public pour qu'il puisse se faire ses propres images, se forger ses propres réponses. Un exemple de théâtre sans didactisme appuyé, mais riche d'enseignement, porté par de jeunes comédiens extrêmement généreux. ■



*S'embrasent* de Luc Tartar, mis en scène par Eric Jean. Spectacle du Théâtre Bluff, présenté à la Maison Théâtre à l'hiver 2010.

Sur la photo : à l'avant-plan, Talia Hallmona et Béatrice Picard ; à l'arrière-plan, Matthieu Girard, Francesca Bárcenas et Christian Baril. © Caroline Laberge.